

à mes yeux d'enfant car les récits s'achevaient inmanquablement sur les phrases : « De toute façon, c'est fini, on ne pourra jamais retourner là-bas, il n'y a plus rien », et parfois, les yeux dans le vague : « On a laissé là-bas nos morts. » C'était ainsi.

En 2011, « Une bouteille à la mer », l'adaptation de mon livre « Une bouteille dans la mer de Gaza », sort au cinéma. C'est le moment où je commence à « tourner autour de l'Algérie ». Je ne fais pas le lien avec le cinquantenaire de l'indépendance qui approche, mais cet anniversaire joue sans doute inconsciemment. Je commence à mener une enquête familiale, je me raccroche au peu de traces qui restent de ce passé : un cahier d'écolier, une carte d'identité, une carte envoyée par mon grand-père à ma grand-mère avant leur mariage. Je tâtonne, me perds, écris un texte bancal. En avril 2012, un e-mail surgit sur ma boîte. Objet : Invitation en Algérie. Les Instituts français nous invitent, Thierry Binisti, le réalisateur, et moi, pour présenter « Une bouteille à la mer ». Quatre villes sont au programme : Annaba, Constantine, Oran et Alger.

Et c'est en novembre que je pose le pied à Constantine, submergée par un sentiment d'incrédulité d'une intensité inouïe. J'y suis. Je vois de mes yeux le décor transmis par les récits, je « reconnais » les rues sans les avoir jamais vues. L'espace rejoint le temps, je suis accueillie dans la ville d'où ma famille a fui, comme une amie venue parler d'un conflit dans lequel toutes les blessures se mêlent, et toutes les réconciliations semblent possibles. C'est avec la sensation unique du sol de Constantine sous mes pieds que, de retour en France, j'ai commencé à « courir » sur le fameux pont suspendu [de Constantine, NDLR] avec le jeune oncle de ma mère. Je ne l'ai pas lâché pendant plusieurs mois d'écriture, et l'ai aimé au point de répéter son nom dans un titre, « Jacob, Jacob ». ■

Valérie Zenatti, née à Nice en 1970, a reçu le prix du Livre Inter 2015 pour « Jacob, Jacob » (L'Olivier).



EXCLUSIF

A découvrir, sur Nouvelobs.com : les versions intégrales de ces témoignages, accompagnés de ceux de Camélia Jordana, Malek Bensmail, Nina Bouraoui, Jacques Ferrandez, Maïssa Bey et de nombreux autres...



“C'EST ÇA NOS HÉROS ?”

Par
MAGYD CHERFI
CHANTEUR, ACTEUR
ET ÉCRIVAIN

L'Histoire est tronquée des deux côtés. Côté algérien, on nous a enfoncé dans la tête que nous étions un peuple hors norme. Tous nos oncles étaient des héros, avec une épée et une mitraillette. Dans chaque famille, il y avait une victime de la guerre. J'ai grandi avec tous ces anciens, auréolés de leur gloire. Enfin, c'est ce qu'ils disaient. On les croisait dans le quartier, ces vieux oncles. Cupides, sans envergure, qui battaient parfois leur femme, leurs enfants, nous interdisaient tout, à nous, les jeunes, baiser, danser, boire. Et on s'interrogeait : « C'est ça nos héros ? »

Les Français étaient les salauds, les impies, les colons. Mais à l'école, tout était inversé. Charles Martel était le vainqueur de Poitiers ; les Arabes, les méchants. Alors, ça disjonct dans ta tête. Toi, tu as plus envie de t'identifier à Martel qu'aux Sarrasins. Les gens comme moi n'existent pas dans l'histoire de France. On est effacés.

J'ai appris allègrement « nos ancêtres les Gaulois ». J'étais content. Des ancêtres, on n'en avait pas ! Mes parents ne savaient pas qui était Abd el-Kader, à peine qui étaient leurs grands-parents ! Tout commençait et s'arrêtait avec la guerre d'Algérie. La lutte était inégale. D'un côté, un carnage de plus de sept ans. De l'autre, deux mille ans, avec des rois en veux-tu en voilà. Alors je suis devenu gaulois, inconsciemment. Le carnage de la guerre est devenu un carnage identitaire. A force d'être vaincu, vous dites : « OK, les Français, vous êtes les meilleurs, je vais être français. »

Au quotidien, tout rappelait cette allégeance. Ma mère, à la préfecture, je remarquais bien qu'on la tutoyait. Et cette peur, chez elle, de l'autorité. La terreur que nous soyons expulsés. Toute la France voulait qu'on rentre au bled ! Quarante ans plus tard, j'ai encore ce sentiment. On nous dit : « OK pour l'intégration, mais si vous pouviez partir, ce serait pas mal. »

Mes premières vacances en Algérie, en 1970, j'avais 8 ans. Nous étions les Français, les faux, les bâtards, ceux qui ne parlaient plus l'arabe. On avait l'impression que la vraie vie était là-bas. On y allait, à la recherche de cet éden. J'y vais encore. Je ne me suis pas libéré de cette mélancolie infusée par ma mère. Pour elle, ses enfants sont devenus blancs. Il n'y a plus la langue, la religion. Qu'elle me voie faire la vaisselle, et elle pense que ma virilité est partie ! On est coincés. On devient soit l'ennemi de notre tribu, soit celui de la République. ■

Magyd Cherfi, chanteur du groupe Zebda, né en 1962 à Toulouse, a écrit « Ma part de Gaulois » et « La Part du Sarrasin » (Actes Sud).



“J'AI ÉTÉ SOLDAT 730 JOURS”

Par
PHILIPPE LABRO
JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN

J'ai été soldat 730 jours. L'armée m'a appelé en 1959, je travaillais comme journaliste à « France-Soir ». J'avais 22 ans. Je me suis retrouvé seconde classe de la 52/B à Alger. J'ai passé quatre mois à patrouiller, avec la peur d'être pris pour cible par l'OAS. C'était quasiment la guerre civile. Je me souviens d'être arrivé, après la fusillade de la rue d'Isly, en mars 1962. Un extraordinaire silence, les sirènes, la persistance de la mort... A notre retour, on n'a pas eu droit à une parade. C'était les Trente Glorieuses. Il fallait oublier. Ma génération a dû accepter d'avoir fait une guerre sans nom. Je me suis enivré de reportages, d'avions, c'était ma thérapie. J'ai écrit « Des feux mal éteints » cinq ans après la fin de la guerre comme une pulsion frénétique. Mais comment voulez-vous qu'on oublie ? Le temps ne compte pas. Soixante ans, ce n'est rien. ■

Philippe Labro, né en 1936 à Montauban, vient de publier « J'irais nager dans plus de rivières » (Gallimard).